

pace ; 2o. de la lumière ; 3o. une température assez chaude pour qu'il n'y gèle pas. Enfin, une certaine propreté. Si votre étable est grande laissez-y vaquer vos poules pendant le jour.

Si, malgré votre vigilance et la bonne nourriture, elles ne pondent pas, c'est que le logement leur déplaît, ou ne leur convient pas : Un carreau de vitre ouvert ou fermé, un perchoir déplacé, un peu plus d'espace ou de lumière, même d'ombre dans un coin ou un autre, un rameau vert de sapin ou de pruche au milieu du poulailler, enfin quelque chose de nouveau peut changer la monotonie de leur habitation et les satisfaire de manière à produire d'heureux résultats.

La poule a le système nerveux très délicat ; elle est très sujette à l'ennui, surtout lorsqu'elle est grasse. Cette dépression de son système nerveux nuit au travail de ses ovaires. Il faut trouver le moyen de la distraire soit en changeant sa diète ou l'apparence de son logement.

Ce que nous avons avancé plus haut sur la constitution physique et morale de la poule domestique, la théorie et la pratique des soins à lui donner est basé sur une observation de plusieurs années. Et quoique observateur et amateur nous avons été longtemps à comprendre ces oiseaux. Nous n'avons jamais trouvé rien de complet sur le sujet dans aucun des livres qui nous sont tombés sous la main. Tous ces auteurs nous ont toujours dit de leur donner une bonne et abondante nourriture, sans jamais nous parler de la leur diminuer ou retrancher même, selon les circonstances. Il est certain qu'il faut un système raisonné pour tirer tout le profit possible de sa basse-cour. En continuant son mode ordinaire, le cultivateur ne se rendra jamais justice, il dépensera l'hiver pour ses poules tout le profit qu'elles lui auront donné l'été.

Pour être plus certain de ne pas perdre d'œufs et nous rendre un compte fidèle de leur nombre nous laissons ce soin à une seule personne, ordinairement au plus jeune employé sur la ferme. Nous lui donnons comme prime d'encouragement "un sou" par chaque douzaine qu'il apporte à la maison. Chaque soir le nombre d'œufs apportés est inscrit avec de la craie sur une planche par la personne qui les reçoit ; le jeune homme tient son compte, comme bon lui semble, pour être compté chaque semaine avec le nôtre et il reçoit ce qui lui est dû. Il est étonnant comme cette prime rend intéressé celui qui est chargé de la besogne de ramasser les œufs. En peu de temps il distingue toutes ses poules et connaît leurs cachettes. Il veille aussi à ce que les poules ne couvent pas inutilement ; il regarde celles là comme des coquines qui le trichent de son dû.

L'automne dernier, nous avons mis

quarante poulettes en hivernement. Sur ces quarante volailles, seize étaient âgées de dix-huit mois et plus. C'était sur ces dernières que nous comptions pour des œufs durant l'hiver ; les autres étaient trop jeunes pour s'y fier. Sur ces seize poules, cinq ont attendu le printemps pour pondre, heureusement, pour nous, qu'un pareil nombre de poulettes précoces ont pris leur place. Ces vieilles poules n'avaient pas fait de ponte d'automne ou une très faible ; elles avaient été soignées pour cela.

Aussitôt entrées pour tout de bon en hivernement nous les avons fait nourrir de manière à les exciter. Elles ont commencé leur ponte en décembre et nous ont donné dix douzaines et deux œufs dans ce mois, et cinquante douzaines et trois œufs pour les trois mois suivants. De sorte qu'une moitié de ces seize pondeuses a donné trente sept œufs par chaque poule et l'autre moitié trente huit, plus encore les trois œufs. Sur les cinq vieilles poules qui n'ont pas pondue, deux étaient trop vieilles, leur capacité était finie. Nous ne savons pourquoi les trois autres sont restées inactives.

Une des poulettes a commencé sa ponte en janvier, les quatre autres en mars, ce qui prouve la supériorité des vieilles poules sur les jeunes pour une ponte d'hiver. En février, ces seize poules avaient payé la dépense de cinquante volailles, y compris les quarante poules, coqs et deux paons, depuis le premier novembre jusqu'au trente avril et laissaient encore une balance en main. Les pondeuses n'étaient pas séparées des autres, toutes mangèrent ensemble. Leur nourriture consistait en bonne avoine, du mortier frais fort de chaux, du vieux mortier, et de temps à autre des os pilés, principalement des os de mouton, on leur donnait aussi ceux de volailles. Les os de porc auraient été meilleurs, mais on les conservait pour en faire du savon. Près de la porte du poulailler, dans l'étable était une boîte remplie de cendre. Le plancher était couvert de trois à quatre pouces de tan de pruche qui avait servi au cuir. Le jour, les volailles avaient liberté franche dans l'étable. Il leur faut du mouvement.

Nous sommes certain que ceux qui suivront notre méthode dans les soins à donner à leurs volailles y trouveront leur compte. Et nous sommes de plus persuadé que quelques uns en suivant la chose de près feront mieux que nous.

En résumé : pour avoir la certitude d'avoir des œufs en hiver, il faut 1o. avoir des poules qui ne sont pas trop acclimatées ;

2o. Que ces poules soient âgées d'au moins dix-huit mois et moins de quatre ans ;

3o. Qu'elles aient peu ou point pon-

du depuis le milieu de septembre jus qu'au milieu de novembre ;

4o. Qu'elles soient nourries de manière à les exciter durant les mois d'hiver.

Enfin que leur logement soit bien éclairé, assez spacieux et passablement chaud.

FIN.

LS. LÉVÊQUE,
M. C. A.

D'Aillebout, Août 1870.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

M. le Curé.—Nous avons vu dans notre dernier entretien qu'un cultivateur peut se ruiner ; tout en faisant de l'argent avec les revenus de sa terre. Aujourd'hui ; nous allons démontrer qu'il y a un moyen de faire beaucoup d'argent avec son champ, sans l'appauvrir, et même tout en le rendant de plus en plus fertile. Le pays gagnerait considérablement si tous les cultivateurs faisaient une étude sérieuse de ces questions ; car on peut dire qu'ils ne sortiront de l'état de gêne où ils sont, qu'autant qu'ils adopteront le système que je vais vous faire connaître.

C'est par des exemples que je vais démontrer l'excellence de la méthode que je voudrais voir suivie surtout par les cultivateurs qui vivent à quelque distance des villes.

Les Habitants.—Monsieur le curé, vous avez grandement raison de vous servir d'exemples pour nous démontrer nos torts et nous prouver la supériorité d'un système d'agriculture sur un autre : car les exemples et les chiffres sont toujours ce qui nous frappe le plus. Vous nous débiteriez les plus belles théories, en termes chaleureux, vous nous feriez les démonstrations les plus convaincantes, que tout cela ne vaudrait pas un tout petit exemple, surtout s'il est pris parmi nous.

M. le Curé.—Mes amis, nous sommes donc d'accord, quant aux moyens d'arriver à un bon résultat ; tant mieux, le succès n'en sera que plus assuré.

Il y a quelques années, on voyait, dans une paroisse qui se trouve à une douzaine de lieues, en bas de Québec, sur la côte sud du St. Laurent, un cultivateur qui, chaque année, retirait de ses terres £160 à £180. C'était un bon rendement, n'est-ce pas ? Malgré cela son champ loin de s'appauvrir, s'enrichissait de plus en plus. Vous me demanderez peut-être : " Mais si tant d'autres ont ruiné leurs terres, en faisant de l'argent avec leurs revenus, comment celui-ci a-t-il pu enrichir sa sienne en lui empruntant, chaque année, d'aussi fortes sommes ? "

Voici en quoi consistait l'habileté